

LETTRE OUVERTE AUX LECTEURS DU BULLETIN DE LA
"SOCIÉTÉ INTERNATIONALE D'ÉTUDES
YOURCENARIENNES"
ARCHIVES DU NORD : LE BROUILLARD
SE LÈVE

par Georges de Crayencour (Bruxelles)

"Lorsqu'on connaît la vérité il ne faut pas accepter de
laisser les autres dans l'erreur." (G. de C.)

Si juste soit-il, je n'assume pas avec plaisir le texte qu'on va lire, essentiellement – et même durement – critique à l'égard des deux livres "Crayencour" de la trilogie familiale de Marguerite Yourcenar. Je ne puis le commencer sans assurer le lecteur que mon admiration pour l'auteur rejoint les nombreux commentaires qui ont détaillé son érudition et son talent dans des revues comme celle de la SIEY, francophones ou non – car on ne peut limiter à une langue un auteur dont l'œuvre a été traduite en plus de vingt. Admiration tempérée, pour tous, par des désaccords toujours possibles et, pour moi, souvent profonds.

La critique portera, ici, presque exclusivement sur l'aspect "famille".

La centaine de lettres et dédicaces que ma demi-tante m'a écrites spontanément ou en réponse à une correspondance plus importante encore de ma part pour l'aider et vivre en amitié (à laquelle elle s'excusa bien souvent de ne pouvoir répondre plus tôt) ôtera aux lecteurs de ce bulletin toute idée de mal qualifier nos rapports entre elle, son œuvre et moi.

Parmi ces lettres de moi, il y en a une – peu après parution des *Archives du Nord* – qui comporte, en annexes, quinze pages manuscrites départageant en "boni" et "mali" mes critiques et

Georges de Crayencour

remarques sur ce livre. Je n'ai jamais reçu que très succinctement les réactions, pourtant promises, à ces remarques. J'ai appris depuis peu – par des personnes très au courant – que les non thuriféraires étaient taxés de n'avoir pas bien compris (lettres de Marguerite Yourcenar des 21 septembre, 7 novembre et 17 décembre 1977 et 7 janvier 1978).

On notera que mes renseignements antérieurs à *Archives du Nord* et mes remarques postérieures n'ont pas atteint Marguerite Yourcenar dans le dos, alors qu'elle a attendu la mort de mon père pour salir sa mémoire et celle de quelques autres membres de la famille, si "anonymes" puissent-ils paraître à certains, sous couvert, pour ceux-ci, de l'"inconnu" des identités.

Erreur de base : avoir cru que plus personne – dans la famille et/ou en dehors – ne serait encore à même d'en juger et suffisamment courageux pour témoigner.

L'objet du présent article est double 1°) dénoncer des erreurs et des contrevérités – dont beaucoup n'ont pu échapper à bien des lecteurs indépendants (qui a pu lire de tels livres sans malaise ?) et 2°) réhabiliter des réputations par trop injustement et unilatéralement salies, ou exagérément caricaturées.

Accessoirement – mais nullement sans importance pour autant – reste la démarche tendant à atténuer tant d'inepties et d'aberrations publiées jusqu'ici, – avec l'appui de combien de "medias" ? – sur la question : famille et/ou antifamille chez Yourcenar ? Elle en avait une (la mienne) et, comme tout le monde aussi, des "parents-amis" d'élection. Autre remarque capitale : pourquoi une telle fille a-t-elle résolu de transcrire "un" historique de sa famille sur base quasi exclusive (c'est elle-même qui l'explicite plusieurs fois) des excessives rancunes d'un père (qui n'avait rien pour les justifier), anarchiste doré, en rupture constante avec tout et avec tous, qui – en 1913 – avait soixante ans quand elle n'en avait que dix et qu'alors, sa mère à lui, "madame

Lettre ouverte

Noémie” – bien décriée –, était depuis quatre ans dans la tombe ; la propriété du “Mont-Noir” et le reste du patrimoine vendus depuis un an). Elle n’a, au fond, guère connu mon père ni ma mère avec qui “ON” rompit quasi définitivement depuis 1915. Et où Michel VIII scella-t-il cette rupture-là ?... sur les lieux mêmes, dans une petite banlieue de Londres, théâtre de ses frasques dans le dos d’un juif cocu, qui lui valurent – à la suite de deux désertions – la dégradation militaire et l’interdiction de séjour dans sa propre patrie.

Mon grand-père Crayencour (né à Lille le 10 août 1853 - mort à Lausanne le 12 janvier 1929) : le “copain” Michel des *Archives du Nord* et de *Quoi ? L’Eternité* a eu, d’un premier mariage : La Grange, un enfant unique (abandonné, à 14 ans, à lui-même, dès la mort de sa mère) : mon père ET d’un second : Cartier de Marchienne, une enfant unique (couverte) : Marguerite. (N. B. qu’on le veuille ou non, cette dernière est donc ma demi-tante). Les troisièmes noces – le 25 octobre 1926 (à plus de 73 ans) avec une haute bourgeoise d’origine britannique, âgée, elle, de 53 ans : Christine Brown-Hovelt^[1] (Hagen Hill House (GB) 11 mai 1873 - Pau (FR) 24 avril 1950) – n’avaient qu’une seule raison d’être : ramener un peu de numéraire dans la tirelire. On a cru aussi que cela “rassurerait” la jeune Marguerite ! On peut rappeler que cette Christine (comme Marguerite Yourcenar l’appelle) – très bien nantie, quoi qu’on dise – était une amie de longue date, à qui fut dédié par Marguerite Yourcenar *Les dieux ne sont pas morts*, paru chez Riberre, à Paris, 1922 : “A ma précieuse amie Christine Hovelt”. Les dates ? Par une des nombreuses confidences (sur lesquelles il y aurait beaucoup à dire) que me fit ma chère tante L. de B. (qui avait d’excellentes raisons d’en savoir long), morte centenaire en 1986, j’appris que ce projet d’hymen fut plutôt mal reçu par la quasi “catherinette” en cause qui se rebiffa : “Je n’ai besoin de personne pour me protéger”, aurait-elle clamé.

[1] Excellente miniaturiste. Cf. *Quoi? L’Eternité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 276.

Georges de Crayencour

Pour faciliter la lecture du présent texte, il faut préciser que – dans cette lignée Cleenewerck de Crayencour – le chef de la branche aînée se prénomme Michel depuis le premier dont on ne connaît que la date de mariage : le 26 juin 1601, avec Marguerite de Warneys. Il n’y a, jusqu’ici que deux exceptions : l’une tout au début car on n’y avait peut-être pas pensé ou pour cause de mortalité infantile (?), l’autre par faute de la révolution française : Michel VI, en effet, émigré en Allemagne, perdit, là, quatre de ses enfants dont un Michel et un cinquième peu après son retour grâce à Napoléon Ier en France ; un seul a survécu.

Les quatre personnages qui vont nous occuper plus spécialement ici sont : Michel VII (1822-1886) et son épouse, Noémie Dufresne (1828-1909) ; Michel VIII (1853-1929), mon grand-père ; et Michel IX (1885-1966), mon père. Pour la curiosité ; je suis de 1920.

L’erreur de base est 1°) d’avoir identifié les personnages : on ne peut dès lors plus se retrancher ni derrière l’Histoire ni derrière le roman (du moins à ce niveau) ; les deux démarches s’y contredisent, voire s’y contrecarrent ; 2°) de s’être attaqué, non à une famille, mais à l’institution familiale comme telle. On ne doit évidemment pas être aveugle à certaines vérités énoncées dans ce livre. Le malheur veut que ma demi-tante n’y ait retenu tout uniment que les laides sans y mettre aussi, si peu que ce soit, les belles de toujours. La plupart des lecteurs – j’en ai dix fois fait l’expérience (là comme ailleurs) – plus ou moins “grisés” par le “philtre” du style émaillé des vertiges de l’érudition, sont passés à côté d’importantes remarques, pralinées de-ci, de-là, comme celle qui, aux pages 131 et 132 de l’édition courante chez Gallimard 1977, condamne les humanités anciennes (fleurons s’il en fut de la gloire si justifiée de l’auteur) sous prétexte plus ou moins implicite qu’elles ne sont pas bien enseignées. Qu’en sait l’auteur qui, de son propre aveu, n’a jamais été au lycée ou son père qui se fichait de cela comme de tout ; ingrat pour tout ? Epargnons la civilisation européenne.

Lettre ouverte

N'importe quel spectateur impartial de l' "ex-libris" Crayencour NE pourra PAS y voir "une nuée de Cupidons moutonnant" (p.62)^[2]. Le style du graveur au burin (voir Bénézit) : Isidore, Stanislas Helman (Lille 1743 - Paris 1809) qui l'a fait en 1768, à l'initiative de Michel V, était de son époque, bien sûr, tout comme les "emperruqués" de Marguerite Yourcenar, qui épigrammait ainsi les portraits d'ancêtres du "Mont-Noir, étaient de la leur. Louis XIV aussi.

Revenant au patronyme "Helman", j'ajoute – mais s'agit-il du même personnage ?... c'est fort vraisemblable mais je ne me suis pas encore acharné à y voir plus clair – qu'il pouvait apparaître, comme je l'ai prouvé à ma demi-tante, croquis généalogique à l'appui, dans l'entourage de Pierre-Paul Rubens ; celui-ci n'étant d'évidence pas de l'ascendance Cleenewerck de Crayencour ; ces derniers échappant (si l'on peut dire) en toute objectivité, totalement, à quelque consanguinité que ce soit avec le grand peintre-diplomate anversois (1577-1640). C'est aux lettres des 26 novembre 1971, 22 mai et 7 juillet 1973, et 16 novembre 1974 qu'il faut se référer pour lire les aveux de Marguerite Yourcenar sur le bien-fondé des renseignements que je lui ai fournis sur cette ascendance via les Adriansen (quelques-uns de nos "emperruqués"!) et les Fourment.

L'erreur (voulue ou non) d'une analyse superficielle du dit croquis généalogique provient de ce qu'une consanguinité existe avec le docteur Jan Brandt – comme Matthieu Galey l'a mieux relaté dans *Les Yeux ouverts* (p. 32) – : beau-père de Rubens qui avait épousé, en premières noces, sa fille Isabelle Brandt.

Sans croquis, les choses ne sont pas simples. Ce n'est, en effet, qu'une sœur d'Isabelle : Claire Brandt, qui épouse Daniel Fourment, frère, lui, d'Hélène : deuxième épouse du grand peintre-ambassadeur. Ce ménage Fourment x Brandt a une fille : Claire, qui va épouser, en 1642, François Adriansen. Et ce n'est qu'un petit-fils de ce couple Adriansen x Fourment : Daniel-Joseph Adriansen (1691-1735) qui épousera, en 1726, Marie-Anne-

[2] Voir la reproduction en page de couverture.

Georges de Crayencour

Françoise Cleenewerck (1704-1772) avec qui il aura une fille : Marie-Anne-Constance Adriansen (1727-1799), qui prendra pour époux, en 1753, Michel, Ve du prénom, Cleenewerck (dont un beau-frère sera l'amorce de l'alliance Bieswal.)^[3]

Cette filiation alternant, par les femmes, les Adriansen et les Fourment, compte trois générations entre le docteur Brandt cité et la première Cleenewerck ; quatre pour atteindre le premier mâle de cette lignée sur la ligne droite de laquelle P. P. Rubens n'apparaît pas.

La revue généalogique française *GE/Magazine* (Editions Christian à Paris) a publié en son numéro 72 de mai 1989 l'ascendance complète des Cleenewerck de Crayencour ; ascendance parfaitement connue, par ailleurs, de Marguerite Yourcenar par un livre où son demi-frère, mon père, s'appuyait sur les travaux d'Edmond de Coussemaker et de François met den Ancxt et qu'il publia à compte d'auteur à Bruxelles en 1948^[4].

Il est dommage qu'ayant contrevenu à cette réalité elle ait, en même temps, consenti, et à tromper les gens et à tomber plat par terre ! D'autant plus dommage, en l'occurrence, que par sa réponse du 26 novembre 1971 (soit six ans avant *Archives du Nord*), sûrement classée par elle, Marguerite Yourcenar me confirmait :

Mon cher Georges – Je m'excuse de ne pas vous avoir remercié plus tôt de la généalogie des Adriansen, qui situe très clairement la parenté avec les Fourment, point resté peu clair jusqu'ici dans mon esprit. Je me suis rendue moi-même au mois de mai dernier à la maison de Rubens d'Anvers, que je ne connaissais pas sous son état

[3] Notons que Nicolas, fils de P.-P. Rubens, épousera le 9 octobre 1640 Constance Helman dont un demi-frère pourrait compter, parmi ses arrière-petits-enfants, l'auteur de l' "ex-libris" Cleenewerck (de Crayencour, depuis 1858).

[4] Pour la bonne cause on pourra consulter ce tableau généalogique au sans doute pas si petit musée Yourcenar que cela élaboré par Louis Sonnevile à Saint-Jans-Cappel : village alors très petit où était le château du "Mont-Noir" : petit Eden de Yourcenar enfant. Une généalogie ascendante – bien plus étoffée – de Marguerite Yourcenar a été publiée, en 1981, en supplément du N° de mai-juin de *Nord Généalogie*, organe bimestriel du "Groupement Généalogique de la Région du Nord" (GGRN) de France-Généalogie, fondée principalement sur les données de Paul Bieswal (1901-1986).

Lettre ouverte

actuel, mais le temps m'a manqué pour frapper à la porte de l'archiviste à qui j'aurais pu demander de m'aider à trouver ces renseignements et j'ai été très heureuse de les recevoir de vous. Merci également d'avoir continué à vous renseigner sur [...] Croyez, mon cher Georges, à mon sympathique souvenir.

De toute façon, on peut se demander pourquoi un tel acharnement à se glorifier d' "ancêtres" illustres a pu préoccuper une personne – auteur ou non – qui s'est tant employée, par ailleurs, à contempler sa famille et, au travers d'elle, toutes les familles (*idem* pour toutes les religions). On peut évidemment aussi arguer que de telles "erreurs", rectifiées ou non, NE changent PAS grand chose à la thèse d'un livre ? On devrait aussi, alors, se demander pourquoi un tel souci de précisions puisque ce sont précisément elles qui se révèlent fausses ? N'eût-il pas mieux valu respecter davantage les siens ?

Une autre erreur historique concerne "le grand Mortimer." (p. 48). Marguerite Yourcenar qui a attendu la mort de son demi-frère pour publier, n'a pas hésité à s'instaurer – explicitement à plusieurs reprises dans *Archives du Nord* – seule à pouvoir narrer ce qu'elle racontait, non sans rappeler plus d'une fois aussi que leur père était sa source quasi unique d'information (les mots "désinformation" et "manipulation" ne sont venus, dans le public politique, que plus tard).

Cette "exclusivité" yourcenarienne est démentie précisément par ce que ce demi-frère a pu dire devant ses cinq enfants ou écrire pour eux et par les recherches du cinquième qui l'avait informée, bien à temps, de tout ce qu'il savait. Démentie aussi par ce qu'en savait un cousin, moins proche mais fort savant généalogiste : Paul Bieswal. Il n'est, de plus, pas inintéressant de souligner que ce sont ces deux derniers personnages – les plus chaleureusement remerciés dans la page "ad hoc" d'*Archives du Nord* qui furent "acculés" à "relever" des "erreurs" laissées dans ce livre. Il ne faudrait tout de même pas – sous prétexte de "réseau" – pousser le bouchon généalogique trop loin.

Georges de Crayencour

Revenons au comte Roger de Mortimer (Angleterre, XIVE siècle). Une lettre que Marguerite Yourcenar m'adressa : "Mon cher Georges", le 17 décembre 1977, peu après la parution d'*Archives du Nord* comportait, en annexe, une copie pelure bleue d'une autre lettre adressée, celle-là, à Gallimard via Madame Duconget : une amie relectrice – si j'ai bien compris – des textes de Yourcenar avant publication. La lettre d'abord :

Je vous envoie copie d'une lettre aux bureaux de la maison Gallimard contenant la correction concernant la famille Verdegans faite d'après un texte du Tome X des "Tablettes des Flandres" par Willy Van Hille qui m'est recommandé comme exact par deux généalogistes. Cette correction est un peu plus longue que celle que j'avais communiquée à Pierre ^[5] Bieswal.

L'annexe ensuite :

Chère madame – Ceci est une substitution pour la correction, page 48, demandée pour le prochain tirage d'*Archives du Nord*. Je m'excuse mais j'ai reçu, en tout, deux communications d'érudits à ce sujet et je tâche de fondre, en un tout, les informations de ces messieurs : "Verdegans, lointain descendant, a-t-on cru, du sombre Mortimer... etc..."

Cet assez inoffensif, à première vue : "a-t-on cru" renverse, en fait, le trop beau château de cartes !

Venons-en aux erreurs plus spécifiquement familiales. Une famille à laquelle Marguerite Yourcenar doit pourtant tout (après Dieu s'entend). Nous laisserons de côté tous les excès "épinglables" à première lecture par tous ou presque tous. Nous pensons entre autres, parodiant Jean-Denis Bredin dans *L'Absence* (Gallimard, 1986, Folio, p. 33) : orphelin à 14 ans, Michel (IX) avait été (dé)laissé en pension dans des lycées ou chez quelques vagues parents ou "amis" plus ou moins tuteurs.

[5] Erreur, il s'agit de Paul.

Lettre ouverte

C'est que Marguerite Yourcenar s'est laissée égarer dans son propre labyrinthe où elle a refusé d'entrer sur d'autres voies que celle de la rancune virale inoculée par son père.

Comment pourrait-on soutenir que "Noémie" (1828-1851-1909) n'a été que "la redoutable madame Cleenewerck" ou "l'abîme mesquin" caricaturés dans son livre par Marguerite Yourcenar ? Dans le pays, certains disaient : "de oude (la vieille) Cleenewerck. Voyons le portrait qu'en a laissé son époux, Michel VII (1822-1886) mort 23 ans avant elle, par écrit dans la préface de trois volumes reliés contenant ses lettres de voyages (préface et très nombreuses lettres transmises par moi à Marguerite Yourcenar). Cet homme, bachelier à 17 ans 1/2 et docteur en droit "maxima cum laude" (ou "à quatre boules blanches", comme on disait alors) fut vice-président de la Préfecture du Nord à Lille, décoré de la Légion d'honneur des mains de S. A. I. Napoléon III, de l'Ordre Léopold de Belgique et des palmes académiques. Ils eurent trois enfants.

Le 4 août 1851, écrit-il, j'épousai mademoiselle Noémi Dufresne, fille du président du tribunal civil de Lille, magistrat de grand mérite et de grande autorité qui ne voulut jamais quitter Lille malgré les offres séduisantes qui lui furent faites et il limita ainsi sa carrière qui certainement eût été brillante.

Je bénis tous les jours le heureux hasard qui m'a fait rencontrer cette jeune fille. Intelligente et distinguée comme son père, vive et bonne comme sa mère, elle a été et est encore pour moi une compagne dévouée dont le jugement sûr et droit m'a souvent été bien utile. Elle a toujours aimé la société, le monde ; mais si la vie animée lui plaît, la vie agitée lui est désagréable. Le commerce des personnes distinguées a un très grand charme pour elle. Ses invitations soit à dîner soit à une soirée sont toujours l'objet d'un sérieux examen, elle veut recevoir mais elle ne désire pas être envahie. Un certain art préside à la composition des séries de ses invités. Quand elle est dans son salon, elle est véritablement dans son élément, elle a un mot aimable pour tout le monde et sait toujours répandre autour d'elle une animation de bonne compagnie.

Archives du Nord et surtout les papiers de famille m'ont incité à relever le "memorandum" ci-après, sûrement non exhaustif, extrait d'un texte que j'ai rédigé en 1978 sous le titre : "Noémie : un portrait à restaurer".

Georges de Crayencour

Les deuils ? Sans parler de la mort de ses père et mère, les documents révèlent que cette bisaïeule (1828-1909) perdit : en 1858, son frère Gustave âgé de 28 ans ; en 1866, sa fille Gabrielle morte à 14 ans des suites d'un accident de charrette survenu sous les yeux de son père et de son frère (en souvenir, les parents firent ouvrir, dans le village, une petite école sous le vocable : "Sainte Gabrielle") ; en 1886, son mari dont le petit-fils venait de naître en 1885 ; en 1899, sa bru : première femme de son fils, âgée à peine de 38 ans, faisant ainsi orphelin le petit-fils de Noémie, âgé de 14 ans seulement (comme Gabrielle à son décès !) ; en 1902 sa fille cadette, Marie, mère de quatre enfants, tuée à 34 ans par ricochet au cours d'une partie de chasse ; en 1903, encore une bru : deuxième femme de son fils, âgée de 36 ans, des suites d'une fièvre puerpérale à la naissance de son premier enfant (qui survécut et se rendit célèbre sous le nom de plume de Yourcenar ; ce que Noémie morte six ans plus tard, ne pouvait pas deviner).

Profession et société. 1°) Le contexte politique de l'époque (Second Empire ; révolution de 1848, etc...) entraînant pour son mari, au milieu des difficultés que l'on sait plus ou moins par *Archives du Nord* aussi deux démissions et deux réhabilitations et, pour finir, l' "Etat" lui refuse sa légitime pension. Et 2°), l'inquiétude sinon l'angoisse tout aussi légitimes – hélas – quant à l'éducation de leurs deux petits-enfants : Michel IX et Marguerite en fonction du comportement de leur seul enfant restant : Michel VIII, viveur, joueur et déserteur, qu'elle avait d'ailleurs dû mettre sous conseil de famille !

De tels faits marquants – sans parler des faits et gestes accumulés dans la vie courante – prédisposent-ils "ipso-facto" à la petitesse d'esprit ? et uniquement à cela ? Lequel de Noémie ou de son fils fut, l'un à l'autre, le plus contrariant et contraignant ?

Par ailleurs, il n'a sans doute pas fallu attendre Carl-Gustav Jung ou Sigismond Freud et se référer à eux pour tenir en compte les effets psychologiques que ces mêmes événements ont eus, ou pu avoir, sur Michel VIII et les "transferts" qui se sont

Lettre ouverte

vraisemblablement opérés en lui – ou mêmes à cause de son “ego” – sous l’effet des contrariétés caractérielles développées en cet homme, ainsi éprouvé, notamment entre son seul fils, bien réciproquement incompris, et sa seule fille si naturellement accordée. Mauriac nous a décrit d’autres nœuds de vipères ! Ajoutons quand même qu’il n’y a pas que des mauvaises façons de les démêler. Quand et comment le père de Marguerite (Yourcenar?) lui a-t-il “raconté” sa naissance et la mort de sa mère et/ou celles de ses deux tantes, Berthe et Gabrielle (*Archives de Nord, Quoi? L’Eternité*)? Qui donc ne peut voir combien – à côté d’une ouverture remarquable sur l’érudition de sa fille – ce père, au comportement tout anarchique, lui a volé son enfance féminine ; l’ a “préfabriquée” adulte mâle et l’a sans doute plus qu’il ne pensait ou qu’on ne pense, perturbée psychophysiologiquement?

Michel IX, lui, laissa également des souvenirs par écrit. On peut y lire ce bref portrait de sa mère qui, à la réflexion et à la clarté d’autres sources, en dit assez long. Rappelant sa mort :

J’avais alors quatorze ans et je pus goûter toute l’amertume de mon malheur. Je perdais une mère douce et bonne qui me chérissait tendrement[...] Chère maman, que de fois j’ai vu de grosses larmes perler au bord de tes grands yeux noirs alors qu’elle me quittait pour suivre les incessantes pérégrinations de mon père[...] Au revoir, mon petit homme, me disait-elle, en étouffant un sanglot.

Même relaté avec le recul du temps, ce souvenir traduit une émotion poignante qu’a dû certainement ressentir – si subconsciemment que ce soit – un enfant à cet âge difficile... et ce, même s’il faut en rabattre, ici, des mots regroupés quelque peu littérairement par la mémoire d’un vieil homme sans doute encore blessé !

Quelle n’a pas dû être aussi, toute sa vie, la douleur de ce dernier, causée par le double deuil – à six jours près et au même endroit : à Ostende – de cette maman et de la belle-sœur de celle-ci: Gabrielle, dans des circonstances qu’on ne lui a peut-être guère (sinon, sans doute jamais) dévoilées et dont Marguerite Yourcenar évoque l’horreur p. 198 de l’édition courante de *Quoi ? L’Eternité*

(Paris, Gallimard, 1988), qu'il n'a heureusement pas pu lire ! Mais nous ?

Ne peut-on s'étonner, par ailleurs, des jeux de mots – quel qu'en soit l'auteur – trop généralement méchants et/ou de mauvais goût – sur un patronyme ? Ces “détours” de Marguerite Yourcenar sur celui de Cleenewerck qui est le sien déçoivent un peu même avec ses “références” étrangères. Rien ne dit, en effet, que tous les “Doolittle” dont elle parle et les “Kleinmacher” qu'elle ne cite pas (y a-t-il des équivalents asiatiques, africains ou sud-américains ?) aient été les paresseux ou les “bons à pas grand-chose” (n'en fait guère) dont Marguerite Yourcenar “grime” en l'occurrence les siens – son demi-frère notamment ; croyant certes s'épargner elle-même ! alors que tout *Archives du Nord* démontre, à satiété, que c'est leur père qui n'a jamais rien fait sinon jouer au “goujat” avec le patrimoine moral et matériel de sa famille. Elle laisse entendre au contraire – bien que fort brièvement – que son demi-frère s'employa à redresser les “déviation” : “[...] le portrait hagiologique du restaurateur succédant au dissipateur [...]” “[...] il fit faire à ses enfants d'excellents et solides mariages.” Notons, toutefois que les cinq enfants en cause ont convolé en toute liberté. Alors : “fit faire” ?

Il est clair que de tels résultats – dans quelque famille que ce soit – ne s'obtiennent pas sans hautes qualités ; du courage par exemple sinon de l'opiniâtreté et une fidélité peu banale à une tradition éprouvée. Ceci dit à l'actif de Michel IX qui n'avait certes rien d'“un ignare” ; ni “de la catégorie des imbéciles” (*Archives du Nord*, Paris, Gallimard, 1977, pp. 297, 300, 303, 314)^[6] ou encore “du genre cancre” (*Souvenirs pieux*, p. 278) et aussi de mon héroïque mère nettement plus du côté de la “femme forte” de l'Évangile (ce qui est tout de même aussi une source) que de celui de la “mijorée” (ici, c'est moi qui force) sujette à une “crise de nerfs”, opportunément fâcheuse selon Marguerite Yourcenar, en cours de voyage. Toute leur vie démontre l'immense courage et la sagacité qu'il leur a fallu – à lui professionnellement et à elle mondainement et aux deux parfaitement accordés à Dieu sur

[6] Cf. aussi *Quoi? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 11, 21, 117, 275.

Lettre ouverte

l'éducation des enfants – pour atteindre l'heureux rétablissement d'une situation morale, matérielle et sociale si fondamentalement anéantie par un "Michel VIII".

Cela ne s'est pas fait non plus sans sacrifices : jamais de vacances ni de voyages pour ces parents-là depuis la première guerre mondiale alors que, comme jeunes gens et comme tout jeunes mariés, en 1910, ils pouvaient espérer une vie plutôt très large sinon parfois fastueuse.

Complétons ceci par un extrait d'une lettre de Marguerite Yourcenar du 27 mars 1967 :

[...] j'ajoute que je ne suis pas aveugle aux bons côtés de votre père (qui n'a les siens ?) et que sa jeunesse, évidemment très difficile à certains points de vue, explique, en partie, sans les justifier, certaines de ses attitudes. A ce propos, le fragment d'autobiographie que vous incluez dans votre bulletin, m'a beaucoup intéressée : je l'y ai reconnu avec ses qualités et ses défauts, et le récit qu'il fait de ses premières années me semble entièrement exact dans ce qui est dit et fort habile dans ce qui ne l'est pas.

Je savais bien que mon père avait assez durement "lutté" pendant les années vingt et trente et qu'étant pensionné, il avait été pris, comme directeur "ad interim" dans une société d'assurances française à Bruxelles pour la durée de la guerre, le directeur français en charge ayant été mobilisé. Mission satisfaite.

Notons encore que la notice nécrologique du chevalier de Crayencour (faveur obtenue entre-temps par Michel IX) publiée dans la revue du "Service de Centralisation des études Généalogiques et Démographiques (SCGD) de Belgique n'aurait pas été aussi spécifiquement élogieuse pour quelqu'un qui n'aurait pas assumé intelligemment et avec probité sa tâche de trésorier et de membre de la commission de lecture de la revue d'un tel organisme (de type société savante du XIXe siècle). Voir *L'Intermédiaire des généalogistes*, n° 146 de 2/1970, pp. 97 à 101, dont nous extrayons :

Georges de Crayencour

[...] où lui fut confiée la direction du service de diffusion [...] . [...] le nomma au poste de trésorier général, charge ingrate qu'il remplit avec conscience [...]. Lors de la constitution du comité de rédaction de *L'Intermédiaire des généalogistes*, le 19 novembre 1951, en raison de ses compétences spéciales, on lui confia[...]. Il siégea avec une assiduité exemplaire et avec autorité à ce comité.

S'agissant enfin de la non-visite d'un fils à son père mourant, c'est aussi du mensonge : la maison à bâtir qui, selon Marguerite Yourcenar, sert de piètre excuse à son demi-frère pour ne pas se rendre en Suisse où leur père se mourait à Lausanne (12 janvier 1929) était bel et bien construite. Confiant encore dans quelque héritage, Michel IX l'avait fait construire – entre autres motifs peut-être – pour se rapprocher du Collège Saint-Michel où ses fils aînés se rendaient jusque-là en tram et dont les Almanachs prouvent que le 5e y a débuté l'année scolaire 1928-1929. C'est pourquoi la notation : “Arch : Steuve 1929” figurant sur une pierre de maîtrise dans la façade de cette maison a toujours quelque peu intrigué d'autant plus que dans ce genre d'entreprise on est plus souvent retardé qu'avancé. Mais, bien souvent aussi on est contraint d'entrer avant que tout soit fini.

La tempête de neige – bien réelle d'ailleurs même dans le texte de Marguerite Yourcenar comme prétexte de renoncement à une seconde tentative – aurait pu mieux la convaincre qu'une fausse excuse si elle avait pu imaginer “l'aventure” similaire qui devait bientôt lui arriver à elle-même – comme J. d'Ormesson l'a rappelé dans son discours l'accueillant sous la Coupole : “[...] puis dans le restaurant de la gare de Chicago où vous attendiez un train bloqué par une tempête de neige.” On ne taxe pas nécessairement d'épilepsie pour autant.

Réelle tempête de neige et fausse crise de nerfs firent qu'entretiens Michel VIII était mort. Quoi qu'il en soit et même si cette maison servit “possiblement” de prétexte, un an plus tôt par exemple^[7], les arguments de refus tombent puisque, de l'aveu même de Marguerite Yourcenar, il y eut deux tentatives de

[7] Madame J. Savigneau nous a confirmé, depuis, ce qui n'était ici – à son insu d'ailleurs – que supposition.

Lettre ouverte

rejoindre Lausanne... un peu à l'initiative – il faut plus que le laisser entendre – de la troisième épouse de Michel VIII, entièrement dévouée à son chevet. Deux tentatives dont on ne savait bien évidemment pas qu'elles allaient échouer ; une fois en voiture (tempête de neige) et l'autre en train (malaise suffisant pour décider le médecin à prescrire le retour immédiat chez soi.)

L'argument évoqué aussi à l'adresse du fils "à court d'argent" est donc également faux mais ne serait que trop vraisemblable à bien peu de temps de là, quand la mort de Michel VIII aura définitivement révélé la ruine totale... que Marguerite Yourcenar situe déjà bien antérieurement dans *Archives du Nord* : "[...] un curieux attachement, peut-être sans rien de sensuel pour une fantasque malade qui aidera Monsieur de C. à volatiliser ce qui lui reste de sa fortune" (on peut sourire quand même de ce dernier adjectif "possessif").

Michel VIII, qui aurait souhaité être inhumé au soleil de Monaco (privilège quasi exclusif des citoyens monégasques), le fut dans les brumes bruxelloises, à Laeken, dans une petite tombe (acquise "de ses deniers" par Marguerite Yourcenar) sommée d'une croix tréflée de pierre et où le rejoindra, en 1950, sa troisième épouse. En 1971, Marguerite Yourcenar me demanda de dessiner pour le tailleur de pierre un blason écartelé Crayencour-Adriansen (celui de la chevalière de Michel VIII que Marguerite Yourcenar finit par porter elle-même à son annulaire) et de vérifier un "arrangement" qu'elle avait mis en route "motu proprio" sans avertir personne, Michel IX étant mort en 1966. Elle fit remplacer la croix de pierre bleue par une sorte de large pain de sucre tronqué et poli en marbre noir avec les deux noms et ce vers de Térence (poète comique latin 190-159 av. J. C.) : "*Homo sum : humani nihil a me alienum puto*" ; ce qui peut se traduire, m'a-t-elle écrit (dans sa lettre du 26 novembre 1971) : "rien d'humain ne m'est étranger", ajoutant qu'elle n'approuvait guère la formule en raison des horreurs quotidiennes dans le monde. Il faut tout de même évoquer que cette troisième épouse, d'origine anglaise, était peut-être croyante, Jésus-Christ pouvant être, dès lors, plus proche que Térence ? Mais qu'importe sans doute à une Marguerite

Georges de Crayencour

Yourcenar qui "n'avait aucune affection pour Christine Hovel" (lettre du 31 juillet/3 août 1980). Mes frères et moi (qui reste seul à avoir vu cette tombe, je crois, puisque j'ai continué à l'entretenir un peu) n'avons pu que constater cette sorte d'ukase sépulcral.

Avant d'en arriver là, cette troisième épouse – parfaitement abandonnée de longue date par Marguerite Yourcenar – est morte quasi dans la misère, le 24 avril 1950, à Pau (France). Marguerite Yourcenar – sans crise de nerfs ni tempête quelconque – ne s'était pas davantage dérangée. N'aurait-elle pas pu, à l'époque, venir en Europe et passer par là? S'envoyait-on encore des vœux de fin d'année? Son demi-frère – alerté par un de ses fils passé par là un peu au hasard de son voyage de noces, en 1948 – a, sans doute, fait ce qu'il pouvait, s'arrangeant avec la logeuse pour être tenu au courant. C'est ce qui lui permit de faire ramener la dépouille de sa seconde marâtre à Bruxelles et de l'y faire enterrer, près de son mari, au cimetière de Laeken ; ce qui fut fait après un bref service religieux à l'église du Sablon, le 29 août 1950.

Etc... Etc... Etc...

Tout peut être clair dans une famille. Pourquoi, dès lors, si souvent s'embourber volontairement, pour la décrire, dans un labyrinthe sans fil d'Ariane ? Gardons-nous de notre Minotaure.